ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

NOTES DE LINGUISTIQUE ITALIQUE

PAR M. LEJEUNE
Professeur à la Sorbonne

III[1]

L'ISOGLOSSE *-m/n-* DANS L'OCCIDENT INDO-EUROPÉEN

SOMMAIRE. — *S'il est vrai que l' « italique », à la différence de la plupart des langues indo-européennes, maintient à la finale la distinction entre* -m *et* -n, *il convient cependant de réviser la signification qui a été attribuée à cette ligne isoglosse : l'interprétation rigoureuse des données conduit à constater un empiétement de* -n *sur le domaine italique par le vénète, et de* -m *sur le domaine celtique par le lépontique, le celtibère, et peut-être sporadiquement le gaulois.*

En fin de mot, l'indo-iranien et l' « italique » conservent, entre *-m* et *-n*, une distinction, ailleurs abolie. Les autres langues indo-européennes, dans la mesure où elles maintiennent une articulation nasale en position finale, y généralisent la dentale *-n* ; celle-ci y apparaît donc là même où l'étymologie implique un plus ancien **-m*, comme dans gr. ἐ-τίθη-ν en regard de τίθη-μι ou dans gr. χθών en regard de χθαμ-αλός.

Si, dans la série des noms de nombres latins, l'analogie de *decem* (**dekm̥* : cf. *decimus*) a entraîné *nouem* au lieu de **nouen* (**newn̥*, cf. **newenos* > *nōnus*), la dentale se conserve dans le type *nōmen* (gén. *nōminis* ; de **nōm-n̥* : skr. *nā́ma*, gén. *nā́mnaḥ*) ou dans *in* (cf. gr. ἐνί). En revanche, le latin a *-m* là où l'étymologie fait attendre une labiale (désinence act. second. de 1ère sg. : *sie-m*, cf. skr. *syā́-m*) ; par ailleurs, il est présumable que la labiale est indo-euro-

1. Cf. t. XXI-XXII, 1945, p. 87, et t. XXVIII 1950, p. 97.

péenne, là où le latin, d'accord avec le sanskrit, la présente : désinences nominales d'accusatif singulier (*deum*, skr. *dēvám* ; etc.), de neutre singulier thématique (*iugum* : skr. *yugám* ; etc.), de génitif pluriel (*pedum* : skr. *padā́m* ; etc.). — L'une au moins des deux nasales finales du latin, *-m*, était faiblement articulée, comme en témoignent, dès les inscriptions du IIIe siècle, des graphies comme *Suesano*, *Tiano*, etc. (génitifs pl.), comme en témoigne aussi la prosodie (élision, devant voyelle initiale, de la finale : voyelle + *m*). Mais cette débilité n'a point eu pour effet d'entraîner de confusions entre *-m* et *-n*.

La situation est analogue en osco-ombrien, où s'observe la distinction des deux nasales : ombr. **umen** (lat. *unguen*), osque *en*, osque et ombr. *-en* (lat. *in*), mais *-m* à l'acc. sg., au neutre sg. thématique, au gén. pl. — Une prononciation débile des nasales finales se manifeste par des omissions graphiques : en osque, à Pompei seulement, et pour la seule labiale ; en ombrien (d'Iguvium), pour *-m* et *-n*. De plus, on trouve parfois, en ombrien, *-m* pour *-n* (jamais l'inverse), mais toujours sous l'action assimilante d'un *-m-* qui précède dans le mot (Buck, § 109).

Le falisque, enfin, a *-m* là où le présente le latin. Ainsi, dans l'inscription archaïque (VIIe ou VIe siècle) dite de Cérès (*C. I. E.* 8079), accusatifs [*ferc*]*tom*, *ui*[*no*]*m*, *urnam*, *arcentelom*, *hut*[. .]*ilom*. — Mais plus tard (IVe siècle) se manifestent des omissions graphiques de cette nasale : *uino pipafo* (*C. I. E.* 8179), *uino pafo* (*C. I. E.* 8180), « uīnum bibam ».

L' « italique », au sens classique du terme (latin, falisque, osco-ombrien), se caractérise donc par une conservation de la distinction entre *-n* et *-m* (cette dernière nasale, souvent débile) en fin de mot. Il s'oppose par là à toutes les langues voisines, non indo-européennes (étrusque, rétique), ou indo-européennes (grec, messapien, germanique, celtique), qui ne connaissent qu'une nasale finale, *-n*. A telle enseigne que, dans le travail le plus récent consacré à la position linguistique du vénète, H. Krahe (*Das Venetische*, 1950) tire de la dentale finale *-n* du vénète un de ses arguments essentiels pour refuser à cette langue la qualité d' « italique ».

D'une manière générale, la valeur du concept d' « italique » est objet de litige depuis une trentaine d'années (cf. *Mémorial* [1943], p. 7-31). Nous avons essayé d'indiquer précédemment (*R. É. L.* XXVIII [1950], p. 97-104) que cette notion demeure fondée dans

la mesure au moins où est concerné l'essentiel du phonétisme. Ce que nous entendons contester ici, avec l'appui de données nouvelles, c'est la signification qu'on veut accorder à l'isoglosse *-m/-n*.

* * *

Une première observation, accessoire, concerne d'une part le sicule, d'autre part le picénien.

Pour l'inscription (v^e^ siècle) du vase de Centuripe (*P. I. D.* 578), le détail de l'interprétation reste discuté, ainsi que, par endroits, la coupe des mots (la graphie est continue) ; il n'en est pas moins sûr, pour tous les commentateurs, que le texte présente des finales en *-m*, comme il résulte, au reste, de la seule confrontation de ... *hemitomestidurom*... (l. 1) et de ... *duromhemitomesti*... (l. 2). Une finale en *-m* est également probable dans l'inscription (de peu postérieure) d'une des tuiles d'Aderno (*P. I. D.* 576), la lettre suivante étant *r* et un groupe *mr* étant phonétiquement peu vraisemblable.

Les stèles funéraires trouvées dans un rayon de 25 km. autour d'Ascoli Piceno (*P. I. D.* 348-353), et dont les plus anciennes peuvent remonter au vi^e^ siècle, fournissent une série de textes, de langue certainement indo-européenne, mais d'interprétation très difficile ; l'essai d'explication de Blumenthal (*I. F.* XLVII [1929], p. 48-72) ne convainc qu'en partie. Il n'en reste pas moins (les mots étant séparés par des interponctions) qu'on y relève une série de finales en *-um* et en *-im* qui appartiennent probablement à des accusatifs. La même observation s'applique à la stèle de Grecchio (*P. I. D.* 354), plus méridionale (entre Chieti et Lanciano, à 90 km. d'Ascoli).

A la vérité, dans l'état présent de nos connaissances, rien n'empêche (si rien n'oblige) d'admettre le sicule et le picénien livrés par ces textes parmi les parlers dont nous définissons le phonétisme comme « italique ».

Les difficultés essentielles relatives à l'isoglosse *-m/-n* sont ailleurs ; elles concernent le celtique d'une part, d'autre part le vénète.

* * *

Le celtique insulaire (connu seulement par des textes médiévaux

et modernes) n'a conservé que des traces indirectes (faits de phonétique syntactique) des anciennes finales nasales ; dans la mesure où la nature de la nasale est discernable (devant voyelle initiale du mot suivant), il s'agit de *n*. Par exemple, dans la phrase, en vieil-irlandais, un acc. sg. ou un gén. pl. nasalisent l'initiale du mot suivant ; cette nasalisation prend des aspects divers lorsqu'il s'agit de consonnes initiales (*f-* devient *v-* [écrit *nf-*] ; etc.) ; elle se marque, lorsqu'il s'agit de voyelles initiales, par la préfixation de *n-* ; ainsi, au nominatif singulier *in fer olc* (**sindos* **viros* **olkos* « cet homme mauvais »), répond l'accusatif *ind nfer nolc* (**sindon* **viron* **olkon* ; un mot suivant, faisant groupe avec *nolc* dans la phrase, aurait également son initiale nasalisée). — Comme *-n* est, d'autre part, réputé régulier en celtique continental, on enseigne qu'en celtique commun toute nasale finale avait la forme *-n* (ainsi, Lewis-Pedersen, § 89).

En fait, la finale *-n* est fréquente dans les inscriptions gauloises d'Italie et de France, tracées : soit en écriture étrusque : *lokan* (Todi, Ombrie ; Dottin, 17 *bis*/1) ; — soit en écriture grecque : σοσιν νεμητον (Vaison, Vaucluse ; D. 7), καντεν (Nîmes et Collias, Gard ; D. 28 et 32) ; — soit en écriture latine : *neδδamon* (Banassac, Lozère ; D. 44), *gontaurion* (Poitiers, Vienne ; D. 60), *ratin* (Cenon, Vienne ; D. 51), ...]*ramedon* (Évreux, Eure ; D. 49), *buδδutton imon* (Saint-Révérien, Nièvre ; D. 59), *cantalon* (Auxey, Côte-d'Or ; D. 38), *sosin celicnon* (Alise, Côte-d'Or ; D. 33), *Ucuetin* (ibid.), *canecosedlon* (Autun, Saône-et-Loire ; D. 34) ; etc. (il s'agit, dans tous ces exemples, de formes d'acc. sg.). Dans les cas où *-m* était, sur la pierre, une lecture douteuse, cette fréquence de *-n* a conduit à l'écarter ; ainsi à Briona, près Novare (D. 17 *bis*/2 ; l. 1 : ... *kam* ou ... *kani*?) ; ainsi à Orgon, Bouches-du-Rhône (D. 1 : καντεμ? ou καντενα, avec ligature des deux dernières lettres? Cf. καντενα dans D. 2 et D. 20). La lecture *-m*, en revanche, est sûre dans le second mot de l'inscription de Cenon : *ratin brivatiom* | *Frontu Tarbeisonios* | *ieuru*, et surprend d'autant plus que l'accusatif *ratin* a la finale attendue ; une assimilation due à la phonétique syntactique serait contraire aux usages gaulois, et, ici, invraisemblable (si *-m* devant *f-*, pourquoi *-n* devant *b*?) ; mais une abréviation reste admissible, p. ex. *ratin Brivatiom(agī)* ; pour la formation, cf. *Neriomagos*, *Noviomagos*, etc.

Mais l'Espagne aussi a connu, au cours du I^er^ millénaire avant

J.-C., plusieurs invasions de Celtes, et l'on ne saurait définir le celtique continental sans tenir compte des données celtiques d'Espagne (région dite Celtibère, correspondant, pour l'essentiel, à la Vieille-Castille et au nord de la Nouvelle-Castille). Ces données, pour le problème considéré, sont les suivantes :

I) Textes en langue celtibère et en écriture ibérique[1] :

A) *Monnaies* (une cinquantaine de légendes). On y relève les génitifs pluriels[2] *Belaiśkom* (83), *Beligiom* (50), *Deŕkakom* (108), *Ig(l)esankom* (93), *Kaŕbikom* (102, 103), *Kont(r)ebakom* (103), *Meduainum* (70), *Okalakom* (104), *Śegaisakom* (101), *Titum* (109), mais aussi *Boŕneśkon* (92), *Ŕoduŕkon* (105).

B) *Pierres inscrites* (six inscriptions). On y relève les génitifs pluriels *Abilikom*, *Auleingikum* (XIV, Torcellas), *Abulokum*, *Beligiom* (120, Ibiza).

C) *Bronzes inscrits* (huit inscriptions). On y relève le génitif pluriel *Alisokum* (Fr.), mais aussi[3] l'acc. sg. *goŕtikan* (84, Luzaga).

D) *Poteries inscrites* (neuf inscriptions). On y relève (neutre sg. ou gén. pl.?) le graffite[4] *Ńouaṅtikun* (89, Numance).

Il est à noter : *a)* que la nasale finale est sujette à manquer (p. ex. une même ville frappe des monnaies avec légende *Beligio* ou *Beligiom*) ; — *b)* que, dans les textes indigènes, *-m* est fréquent, *-n* exceptionnel ; — *c)* que, pour autant qu'on puisse en localiser

1. La graphie (définitivement élucidée par les travaux de M. Gomez-Moreno) ne distingue pas les occlusives sourdes des sonores ; les transcriptions, à cet égard, sont donc en partie arbitraires, pour autant que les mots ne nous sont pas également connus par des sources latines ou grecques, ou déterminés par des étymologies probables. — Les numéros en chiffres romains, et les numéros en chiffres arabes concernant les monnaies, renvoient aux *Monumenta Linguae Ibericae* de E. Hübner [1893]. — Les autres numéros en chiffres arabes renvoient au supplément épigraphique procuré par M. Gomez-Moreno (*Miscelaneas...*, t. I [1949], p. 283-330). — Le sigle Fr. désigne une tessère de la collection Frœhner que nous publions ailleurs. — Sauf le bronze de Luzaga (84) qui compte 24 mots, aucun de ces textes ne dépasse quatre ou cinq mots (presque uniquement noms propres).

2. Contrairement à l'opinion de A. Tovar (*Est.* [1949], p. 38), qui voit dans *Titum* et *Meduainum* des neutres singuliers (noms de villes au nominatif), il faut y reconnaître des génitifs pluriels. On ne connaît pas de ville appelée ***Titum*, mais on connaît des Τίττοι (Polybe) ou Τίτθοι (Appien). Pour *Meduaino-*, cf. la formation de l'ethnique (pluriel) *Rutaeni*. — A notre liste, ajouter éventuellement un exemple douteux de *-m* (95) et un de *-n* (67).

3. Le bronze de Luzaga présente aussi le gén. pl. *Belaiokun-kue*, mais le *-n* (ici, nasale palatale) pourrait être influencé par l'initiale de l'enclitique *-kue*. D'autre part, dans le même texte, *goŕtikan* (« hospitalem ») est précédé de *śtan* et suivi de *elasuŕon* ; un de ces deux mots est probablement un accusatif en accord avec *goŕtikan*, l'autre pouvant être une 3e pl. verbale.

4. La troisième lettre est de lecture incertaine ; on a songé à *Ńo(m)aṅt-* (qui donnerait le nom de Numance) ; mais celt. *Novant-* est, *a priori*, tout aussi admissible.

l'origine, les exemples de *-n* appartiennent à la région Sud-Est du domaine celtibère, non loin des confins ibères.

II) Textes en langue celtibère et en écriture latine[1]. Les finales à nasale y sont en *-m*. Ainsi, à Peñalba, pour les gén. pl. figurant dans *Calaitos ueramos Ednoum* (*5), *Cuandos Cotiriqum* (*11), pour les acc. sg. *Cosutisam... ueramom...* (*8), etc.

III) Inscriptions latines. Près d'une centaine d'entre elles, sur le domaine celtibère, comportent une indication de « gentilitas » sous la forme d'un gén. pl. d'ethnique (presque toujours en *-ko-*), qui, en général, suit immédiatement le nom individuel[2]. Or, ce génitif pluriel thématique est en *-oru(m)* dans seulement 16 % des cas. Ailleurs, il est en *-om/-um* (40 %) ou *-on/-un* (11 %), formes évidemment locales, non latines, et qui coïncident avec ce que font attendre les textes en écriture ibérique. Ici encore, il y a de nombreux cas (33 %) de nasale omise dans l'écriture : *Abilicorum* (*C. I. L.* II, 2698) / *Abliqum* (*C. I. L.* II, 5783) / *Ablicu* (*B. R. A. H.* XLIV [1904], p. 123), etc. Les exemples de *-un* sont tous étroitement localisés dans le district des sources de l'Èbre, à la lisière Nord-Ouest du domaine celtibère, non loin des confins basques.

De cet ensemble de données, il résulte : *a)* que les nasales finales étaient débiles en celtibère, cette débilité ne suffisant d'ailleurs à expliquer ni les flottements entre *-m* et *-n* ni leur répartition ; — *b)* que *-m*, aussi fréquent dans les textes en écriture indigène que dans les inscriptions en caractères latins, ne saurait valablement être assigné à des influences romaines ; — *c)* que les parlers celtiques d'Espagne connaissaient des finales en *-m* et en *-n* (avec prédominance de la première) ; — *d)* que la localisation des exemples de *-n* au voisinage des contrées basques d'une part, ibères d'autre part (Aragon), invite à considérer *-n* comme une manifestation du substrat préceltique (ibère et basque étant des langues où la nasale finale est dentale).

1. En dehors du domaine proprement celtibère : pierres inscrites XLVI, XLVII, LIII (Estramadoure), XLIX, LVI, LVII (Portugal septentrional) ; les finales à nasale y sont en *-om*, *-um*. A la pointe Sud-Est du domaine celtibère (10 km. au Sud de Teruel), les parois des carrières de Peñalba conservent de nombreux graffites en écriture latine, les uns en celtibère, les autres en latin (fac-similé chez Gomez-Moreno, *Misc.*, p. 326-330), avec des numéros particuliers à cette série (ici, précédés d'astérisques) ; le n° *1, de lecture difficile, paraît présenter aussi des finales en *-om* et *-um*.

2. Cf. A. Tovar, *Estudios* [Buenos-Aires, 1949], p. 97-114, avec carte.

On aperçoit de plus en plus nettement à quel point le celtique continental (si peu connu de nous) manquait d'unité. On savait, par exemple, qu'à côté du traitement $*k^{w} > p$, il devait y avoir des parlers celtiques où k^{w} se conservait (*Sēquanī*, etc.) ; on en a, d'ailleurs, des exemples en Espagne (*Kueliokoś*, nom de peuplade celtibère, sur une monnaie indigène : 56 ; enclitique *-ke* sur la tessère Frœhner et à Ibiza, *-kue* à Luzaga). A ne considérer que ces deux faits phonétiques, il existait donc : des parlers avec *p* pour $*k^{w}$ et avec *-n* final (Gaule) ; des parlers avec $*k^{w}$ conservé et *-n* final (Espagne : Luzaga) ; des parlers avec k^{w} non passé à *p* et avec *-m* non passé à *-n* (Espagne : tessère Frœhner et pierre d'Ibiza). Il y avait aussi des parlers celtiques avec *p* pour $*k^{w}$ et *-m* final. C'est le cas du dialecte dit celtoligure ou lépontique, comme en témoigne l'inscription du vase d'Ornavasso (non loin de la pointe Ouest du lac Majeur) : *Latumarui* : *Sapsutai*̣*pe* : *uinom* : *naśom* (*P. I. D.* 304), « Latumārō Sapsutaeque uīnom naxium [1] ».

Et ceci nous ramène aux confins du domaine italique, où se situe également le vénète.

* * *

Dans l'ensemble des textes connus jusqu'à ces dernières années, le vénète apparaissait comme une langue à nasale finale *-n* [2], les exemples connus étant les suivants, à Este (5 à 107), à Padoue (143) et à Gurina de Carinthie (167, 169) :

Accusatif de la divinité honorée [3] :

... *donasto Reitian* (21).

Accusatif de l'objet dédié ou consacré [4] :

[*ada*]*n Volt*[*iio*]*mnos* (*do*)*nasto*... (5)

1. Autre exemple lépontique de *-m* dans le mot : *priuam* : de l'épitaphe de Vergiate, non loin de la pointe Sud du lac Majeur (*P. I. D.* 300) ; la première lettre peut signifier soit *p* soit *b*, et remonter soit à $*k^{w}$ soit à $*g^{w}$, soit à $*g^{w}h$ (étymologie et sens indéterminés).

2. Le texte *P. I. D.* 163 était alors mal lu (voir plus bas). D'autre part, c'est gratuitement que Conway, dans *P. I. D.* 165, restituait *-m* au lieu de *-n* à la fin de *kabsan* (il subsiste seulement la première haste verticale et le départ du premier trait oblique). — Parmi les exemples de *-n*, il faut supprimer le prétendu $**ostiiakon$ de *P. I. D.* 156, qui n'existe pas (cf. E. Vetter, *Glotta* XXV, 263). L'exemple *ekvon* résulte d'une nouvelle lecture de *P. I. D.* 107 (cf. article à paraître dans les *Studi Etruschi*). — Référence, dans ce qui suit, aux *P. I. D.*

3. Construction très rare avec *dōnāsto* « dōnāuit », inconnue avec *dōto* « dedit » ; Conway corrigeait en *Reitiai* ; les textes de Lagole ont montré, depuis lors, que cette correction est arbitraire (voir plus bas).

4. Dans 107 (Padoue), il s'agit de l'institution d'une borne (nous entendons : ... intulit

adan donas[*to*]... (6 a)
adan Fugia... donasto (17)
adan donasto... (24)
... *ekvon donasto...* (107)
...] *enθollou ki θermon* (143)
...*donast*]*o aisun per volterk*[*on...* (167)
... *tolar magetlon* (169).

Les découvertes faites en 1949 et en 1950 dans le Cadore (haute vallée du Piave) à Lagole, près de Pieve, ont apporté des faits nouveaux[1] :

Accusatif de la divinité honorée[2] :
... *tonasto Tribusiiatin* (7).

Accusatif de l'objet dédié :
... *toler donom* (1)
... *dono*]*m Trumusiiatei* (2)
... *doto donom Śainatei* (9)
... *donom* (12)
... *doto donom Trumusiiatei* (32)
... *donom Trumusiiatei toler* (33).

Accusatif prépositionnel[3] :
... *per volterkon voltar* (11).

Ces découvertes amenaient à reconnaître la lecture correcte de *P. I. D.* 163 (seau votif trouvé en 1914 à Calalzo, tout près de Lagole) :
... *doto donom Trumusiiatei.*

hīc [ou : hoc?] terminum). Les autres exemples sont votifs (*tolar* à Gurina, variante de *toler*, bien attesté à Lagole, est un verbe signifiant « dédier », au moyen comme *donasto* ou *doto*). Sur *adan*, qui est probablement un nom de l' « offrande », cf. *B. S. L.* XLVI [1950], p. 37-42 ; *ekvon* désigne une statuette votive de cheval ; le sens de *magetlon* est inconnu ; *aisun* [dérivé de **ais*-qui désigne le « divin » en étrusque et dans une partie de l'italique] peut s'appliquer à l'offrande (nous l'avons rangé, sans certitude, dans cette catégorie), ou à la divinité.

1. Référence aux numéros de G. B. Pellegrini, *Rendiconti... dei Lincei*, série VIII, t. V, fasc. 5-6 [mai-juin 1950], p. 307-332, pour 1-14 ; *Importanza degli scavi di Lagole* [brochure, Feltre, 1950], p. 11-13, pour 15-38. Nous avons revu tous ces textes au musée de Pieve di Cadore. Sur bien des points, nos lectures et interprétations s'écartent de celles de Pellegrini ; justifications dans un article à paraître dans la *Revue de Philologie*.

2. La déesse de Lagole est invoquée par des épithètes dont nous montrons ailleurs (*Rev. de Phil.*) que ce sont des ethniques : *śainatis* « déesse de * Saina », *tribusiatis*, *trumusiatis* « déesse des *Tribusii, des *Trumusii » ; on verra plus bas qu'elle est même qualifiée, simplement, de *trumusia*. La déesse de Lagole (parèdre d'Apollon) est une Artémis, comme la déesse Reitia d'Este.

3. Formule employée à Gurina et à Lagole, équivalente à la formule des dédicaces d'Este *op voltiio veno* (*P. I. D.* 5, 9, 18), laquelle traduit lat. *libens merito* (cf. la bilingue *P. I. D.*, 5).

Elles conduisaient, d'autre part, G. B. Pellegrini à voir dans *donom* un emprunt pur et simple au latin, le sanctuaire fouillé étant encore actif lors de la romanisation du Cadore.

Cependant, une correction de lecture nous invitait, au printemps 1951, à reconnaître[1] une autre forme en *-m* (accusatif de la divinité) : *Trumusiiam* (3).

Et les fouilles de l'été 1951, dont G. B. Pellegrini nous a obligeamment communiqué les premiers résultats, apportent les données suivantes[2] :

... *tonasto Trumusiiatim* (*44)
... *doto donon Śainatei* (*45)
... *doto donom Trumusiiatei* (*46)
... *doto donom* [*ś*]*ainatei* (*47)
...]*m* (*49).

Il résulte de là, d'abord, que le nom **dōno-* du « présent » (au reste, supposé comme authentiquement vénète par l'existence du dénominatif *donasto*) se présente, en Cadore, sous les deux formes *donom* (1, 2, 9, 12, 32, 33, *46, *47, *P. I. D.* 163) et *donon* (*45) ; ensuite, que d'autres accusatifs en *-m* se rencontrent en Cadore (*Trumusiiam*, 3 ; *Trumusiiatim*, *44) ; ce qui mène à abandonner l'hypothèse de *donom* emprunt latin.

Pas plus en Cadore qu'ailleurs, la nature (labiale ou dentale) de la nasale finale vénète n'est déterminée, dans nos textes, par sa position dans la phrase (nous avons, pour tous les exemples, indiqué le mot qui suivait). Ajoutons qu'en vénète rien ne donne à penser que la nasale finale ait été débile. Comment s'expliquent les flottements constatés, dialectalement, pour le vénète du Haut-Piave? S'agit-il (en modifiant et en élargissant l'hypothèse de Pellegrini pour *donom*), d'une influence latine? C'est, évidemment, possible ;

1. Après *a*, Pellegrini voyait un *ś* incomplet et il lisait, en abrégé, *Trumusiia*(*tei*) *Ś*(*ainatei*). En fait, ce *ś* incomplet nous est apparu comme un *m* complet.

2. Nous donnons ici aux textes (en leur adjoignant un astérisque), des numéros de *39 à *51, en suivant l'ordre que leur affecte G. B. Pellegrini dans la copie qu'il nous adresse (*39-*41 : dédicaces latines à Apollon ; *42-*51 : dédicaces vénètes). — Nous ne tenons pas compte, provisoirement, du texte *42 : *vottsom* [... ; la dernière consonne, juste avant la brisure du bronze, est bien finale de mot, comme le prouve sa « ponctuation » ; [nous négligeons de reproduire les « points » dans le présent article]. Pellegrini y voit un *-m*, et songe à un nom de l' « offrande », qui, transposé en latin, serait ***uōtium*. Reste, *a priori*, la possibilité (c'est l'examen du bronze qui doit en décider) qu'il s'agisse d'un *-ś*, non d'un *-m*, et qu'on ait là, au nominatif, l'indication du dédicant ; un nom *Votsos* figure parmi les graffites vénètes de Würmlach en Carinthie (*P. I. D.* 180 ; Altheim, *Kimbern und Runen* [1942], p. 16, n. 5, avec photo du calque).

mais est-ce probable? Nous avons, à Este aussi, des inscriptions votives contemporaines de la romanisation, et *-m* n'y apparaît point. Il faut observer que tous les noms de personnes qui figurent dans nos dédicaces vénètes du Cadore sont des noms propres celtiques : le Cadore, à l'époque de nos textes, est une région de peuplement (disons : au moins en large majorité) celtique et de langue vénète. Dès lors, on pourrait, tout aussi légitimement, songer ici à l'action de parlers celtiques qui présenteraient, quant à la nasale finale, les mêmes particularités que ceux des Alpes lépontiques ou de l'Espagne celtibère.

Poussant plus loin cette méthode d'interprétation, on pourrait alors évoquer la théorie de Kretschmer (*Glotta* XXI [1933], p. 112-125) sur la parenté ombrienne (donc « italique ») des Ambrons qu'on trouve, vers le milieu du I^er^ millénaire, mêlés à des Celtes en Ligurie et en Espagne, comme on les trouvera, en 101, mêlés aux Germains Cimbres et Teutons que Marius devait arrêter à Verceil. Et dans cette perspective, notre *-m* apparaîtrait comme un « ambronisme » du celtibère, du lépontique et (au second degré?) du vénète du Cadore. Mais c'est là un type d'explication qui, dans les meilleures conditions, nous a toujours paru à la fois séduisant et hasardé.

A ne retenir que les faits, il demeure que la finale *-n* mord sur le domaine italique par le vénète (dont le phonétisme est, par ailleurs, de tout point « italique ») ; — qu'inversement, la finale *-m* nord sur le domaine celtique, comme il apparaît en lépontique, en celtibère (et, peut-être, sporadiquement, en gaulois). Dans ces conditions, la ligne isoglosse *-m/-n* ne peut être retenue pour circonscrire l'aire du phonétisme « italique », tant a priori, de par sa nature (parce qu'elle concerne un phonème final de mot), qu'à cause de la répartition même des données.

Michel LEJEUNE.

Paris, octobre 1951.

IV

EFFETS D'*I*-UMLAUT EN LATIN

SOMMAIRE. — *Dans deux des trois grands groupes linguistiques de l'i.-e. occidental (germanique, celtique), le timbre d'une voyelle (et, notam-*

ment, d'une voyelle brève) dépend, dans une certaine mesure, du timbre de la voyelle suivante dans le mot. Le détail de ces actions est compliqué et varie de parler à parler; la plupart de ces développements phonétiques appartiennent au haut Moyen-Age. Il nous paraît utile, après avoir rappelé quelques caractères généraux de ces phénomènes, d'examiner les faits latins qui présentent avec eux des analogies.

Dans les domaines ci-dessus indiqués, les principaux phénomènes observables sont les suivants[1] :

a) L'action de la voyelle qui suit peut être *positive* : *ă* > *ĕ* en germanique N. et W. *seulement si* la voyelle suivante est un *i*. — Elle peut être *négative* : *ĕ* > *ĭ* en germanique *sauf si* la voyelle qui suit est un *a*.

b) Dans certains cas, c'est le caractère *ouvert ou fermé* de la voyelle suivante qui agit ; il est alors indifférent que la voyelle soit un *i* ou un *u*. En gaélique, *ĕ* > *ĭ*, *ŏ* > *ŭ*, si la voyelle qui suit est fermée (*i* ou *u*) ; inversement *ĭ* > *ĕ*, *ŭ* > *ŏ*, si la voyelle qui suit est ouverte (*e*, *a*, *o*). — Dans d'autres cas, ce qui agit, c'est le caractère *prépalatal* (*i*) ou le caractère *vélaire et labial* (*u*) de la voyelle suivante ; il est à noter qu'alors *y* et *w* peuvent produire des effets du même ordre que *i* et *u*, respectivement. Ainsi, en vieux norrois, devant *i* (ou *y*), *a* > *e*, *o* > *ö*, *u* > *ü* ; mais, devant *u* (ou *w*), *a* > *o*, *e* > *ö*, *i* > *ü*.

c) Occasionnellement, même des voyelles *longues* ou des *diphtongues* peuvent être influencées par la voyelle qui suit ; par exemple, v. norr. *iu* > *ü* devant *i*, etc.

d) Lorsqu'une voyelle agit sur la précédente par son seul caractère ouvert ou fermé, certaines consonnes interposées peuvent *entraver* cette action. Ainsi, en germanique, un *a* empêche un *ĕ* précédent de se fermer en *ĭ*, *sauf si* s'interpose un groupe de nasale + consonne ; un *i* ou un *u* empêchent un *ŭ* précédent de s'ouvrir en *ŏ*, *sauf si* s'interpose un groupe de nasale + consonne. En gaélique, un groupe *-rt-* entrave l'action, sur une voyelle précédente, d'une voyelle soit ouverte, soit fermée ; mais un groupe *-nd-* entrave seulement l'action d'une voyelle ouverte. Etc.

e) En revanche, lorsqu'il s'agit de l'action palatalisante d'un *i*,

1. Un essai de chronologie générale de ces phénomènes a été tenté par V. Pisani, *Geolinguistica ed indeuropeo* (1940), p. 16-36. Cf. *B. S. L.* XLV (comptes rendus), p. 37 et suiv.

de l'action vélarisante et labialisante d'un *u*, les consonnes interposées sont souvent les intermédiaires effectifs de la palatalisation ou de la labialisation. C'est parce que la position articulatoire de la consonne se modifie que l'on a irl. *dam* < **damos*, mais génitif *da*^{l}*m* < **damī* et datif *da*^{u}*m* < **damū* (phénomène dit d' « infection »).

* * *

Il arrive, en latin, que le timbre d'une voyelle brève en syllabe ouverte varie selon que la syllabe suivante comporte ou non une voyelle de timbre *i*. C'est le cas, bien connu, où les deux voyelles sont séparées par *l*. Le phénomène appelle trois remarques :

a) Il s'agit d' « infection », pour employer la terminologie des celtisants. La liquide, normalement vélaire, se palatalise devant *i* : *l*, de « pinguis », devient « exilis ». Les traitements de la brève qui précède sont, à leur tour, déterminés par position articulatoire de la liquide.

b) Les seules actions positives exercées en latin par un *l* sur une brève précédente sont des vélarisations : **uĕlō*, qui est la forme étymologiquement attendue, aboutit à *uŏlō*, comme l'emprunt grec ἐλαίϝᾱ aboutit à *ŏlīua*. En syllabe intérieure ouverte, le traitement normal de *ĕ* devant consonne quelconque (*t, d, k, g, n, s*) est *ĭ*, mais, devant *l* vélaire, *ŭ*. L'influence médiate du *i* qui suit, l'influence immédiate de *l* « exilis » ne se marquent donc que de façon *négative* : *uĕlim* échappe à la vélarisation qui se produit pour *uŏlō* ; *famĭlia* échappe à la vélarisation qui se produit pour *famŭlus*, etc.

c) Le latin n'a pas de consonne *y* en position appuyée dans le mot. Il faut, toutefois, noter que la palatalisation de *l* a lieu tant devant *i* suivi de consonne que devant *ĭ* en hiatus : *Catŭlus* / *Catĭlīna*, *exōrābŭlum*, *exōrābĭlis*, *Sicŭlus* / *Sicĭlĭa*, etc.

* * *

En latin, comme en ombrien, la diphtongue *oi* s'altère en sens différents, selon qu'elle se trouve en syllabe initiale (prépondé-

rance, alors, de l'élément vélaire : **oi* > **ou* > ...[1]) ou en syllabe finale (prépondérance, alors, de l'élément prépalatal : **oi* > **ei* > ...). — En syllabe initiale, la diphtongue **ou*, issue de **oi*, est représentée historiquement par *ō* en ombrien et en latin dialectal (prén. *cōrāueron*), par *ū* à Rome[2].

Une difficulté considérable résulte de la conservation, à Rome, à l'époque classique, de la diphtongue *oi* > *oe* dans une série de mots : *amoenus*, *moenia*, *poena*, *Poenus*, *foetēre*, *foedus* (adj.), *foedus* (subst.). — Nous négligeons ici, bien entendu, les emprunts grecs du type *moechus* (μοιχός), etc. ; il est vrai que deux mots de la liste ci-dessus sont empruntés (cf. ποινᾱ́, Φοῖνιξ), mais le traitement de la diphtongue y présente un double aspect (*poena* / *pūnīre*, *Poenus* / *Pūnicus*) ; il est peu vraisemblable de supposer que ποινά aurait donné, régulièrement, **pūna* (d'où *pūnīre*) et qu'ensuite **pūna* aurait été remodelé en *poena* par confrontation nouvelle avec le grec. — Nous négligeons aussi les diphtongues de constitution secondaire (préverbe *co-* dans *coetus*, préverbe *pro-*, probablement, dans *proelium*, etc.). — Enfin, il n'y a rien à tirer, pour notre propos, d'une forme *préclassique* (d'ailleurs douteuse et obscure) comme le *noegeus* « candidus » de Livius Andronicus[3]. Reste donc la série citée plus haut.

Une explication, simple, à vrai dire, mais bien peu satisfaisante, consiste à considérer *oe* dans ces mots comme un archaïsme, probablement purement graphique. C'est la position du dictionnaire Ernout-Meillet, explicitée à propos de termes techniques comme *moenia* ou de mots de la vieille langue juridique et religieuse comme *foedus* « traité ». Mais en quoi *mūnīre*, verbe, est-il moins technique que *moenia*, substantif? Et faudrait-il inventer une autre explication par le sens (expressivité?) pour *amoenus* « agréable » ou pour *foetēre* « puer »? Il semble qu'il faille chercher une interprétation phonétique de ce traitement.

Il s'agit, apparemment, d'une conservation de la diphtongue, conditionnée par les phonèmes environnants ; mais, comme bien

1. Mais, en syllabe initiale, l'élément prépalatal peut l'emporter par un effet de dissimilation préventive, après la labiale-vélaire *w-* (lat. *uīdī*, *uīcus*), ou bien après la vélaire *l-* et avant la labiale *-b-* (lat. *līber*).

2. Mais, entre deux *n*, traitement *ō* dans lat. *nōn*.

3. Festus, p. 292 de l'éd. Lindsay. Le terme ne paraît pas être mentionné dans l'*Étude sur les termes de couleur* de J. André (1949).

souvent en phonétique latine, les conditions sont d'une déconcertante complexité. Dans les mots qui gardent *-oe-*, la diphtongue est à la fois précédée d'une consonne labiale et suivie d'une consonne dentale ; encore doit-on observer qu'il s'agit seulement de *m...n-* (non, par exemple, de *m...t-* : *mūtāre*, de la racine **mei-*), de *p...n-*, de *f...t-* ou *f...d-* (non, par exemple, de *f...n-*, au cas où *fūnus* continuerait un plus ancien **foinos*)[1]. Encore faut-il, par surcroît, que la voyelle qui suit la dentale ne soit pas un *ĭ* (suivi de consonne ou final), car alors la diphtongue **oi* passe à *ū* : adjectifs *mūnĭs* (rare), *im-mūnĭs*, *com-mūnĭs*, subst. neutre *mūnĕ* (qui ne survit guère que dans quelques exemples du pluriel *mūnĭa* « munera »), adj. *Pūnĭcus* (opposer : *Poenus*), verbes *pūnīre* (opposer : *poena*) et *mūnīre*.

a) Dans les positions qu'on vient de définir, la diphtongue **oi* se stabilise, en quelque sorte. On peut supposer qu'elle reste décroissante, mais le second élément s'est ouvert (*oe*) et son aperture ne doit être inférieure que de peu à celle du premier. Il y a équilibre entre les apertures. Il y a aussi équilibre entre les régions articulatoires des deux timbres ; c'est seulement sous l'Empire que commencera à se réaliser la monophtongaison romane (*oe* > *ę̄*). Cette stabilisation de la diphtongue, conditionnée par l'encadrement : labiale... dentale, lui évite le passage normal à *ū*, qui est à la fois monophtongaison, et fermeture maximum (dans le sens vélaire).

Mais cette protection se trouve inefficace lorsque suit un *ĭ*, c'est-à-dire une des voyelles les plus fermées du système latin. La présence de cet *ĭ* entraîne, pour **oi*, le traitement normal (non protégé), c'est-à-dire la fermeture en *ū*. Si la présence d'un *ŭ* (pas d'exemple de *ū*) dans la syllabe suivante n'a pas les mêmes effets, c'est peut-être parce que jouent alors à la fois une action assimilatrice (*ŭ*, voyelle fermée) et une action dissimilatrice (*ŭ*, voyelle vélaire) ; c'est, plus probablement, parce que, dans nos exemples, il s'agit d'un *ŭ* récent, issu seulement au IIe siècle de *ŏ* (*Poenus* ; subst. et adj. *foedus*).

On peut donc admettre ici une double action de *ĭ* : action dissimilante sur *oi* qui précède (entraînant cette diphtongue vers

1. Mar. Victor, *G. L. K.* VI, 12, 2 : « ex libris antiquis... pro funus, fo(i)nus ».

*ou > ū) et action fermante. Mais, en fait, l'influence de ĭ n'aboutit qu'à rendre la liberté à l'évolution normale, en contre-balançant l'effet d'entrave du cadre : labiale... dentale.

[b) Si cette interprétation est correcte, on attend qu'un ĭ antévocalique produise les mêmes effets qu'un ĭ suivi de consonne, ou final. Mais aucun de nos exemples de mots en *-oe-* ne comporte, dans la syllabe suivante, un ĭ constamment antévocalique, c'est-à-dire, en fait, une suffixation par *-*yo-* ou par *-*yā-*. Si *moeniōrum* et *moeniīs* se rencontrent, il s'agit de formations analogiques récentes[1] d'après *mūrōrum*, *mūrīs* ; car *moene* est un thème en *-i-* (*moenibus*), et certaines de ses formes, seulement, présentaient un *i* antévocalique : *moenia*, *moenium*.]

c) Pour ce nom des « remparts » (que l'*i* qui suit soit ou non antévocalique), on attendrait **mūnia*. Difficulté inverse pour *mūnus* « devoir d'une charge », qui devrait être **moenus*. Il semble qu'ici l'analogie et le souci d'éviter l'homonymie aient interféré avec l'évolution proprement phonétique. Celui des deux neutres **moinĭ* dont il existait un dénominatif **moinire* (devenu ensuite *mūnīre*) a conservé sa diphtongue sous l'influence du couple *poena* / *pūnīre*. L'autre (*mūnia*, « fonctions officielles ») présente la forme attendue, mais a entraîné, par analogie, le traitement *-ū-* dans son équivalent, plus usuel, *mūnera*.

* * *

En syllabe initiale (comme en toute position du mot), la diphtongue *ei* passe à *ē*, puis à *ī*, au cours du IIe siècle, dans le latin de Rome. — En latin dialectal (comme en ombrien), l'évolution ne dépasse pas le stade *ē* : *uēcos*, *uēcus* en pays marse, *Lēbrō* « Libero » à Pisaurum, *Dēvās* « Deabus » au Trastevère, etc. Et certains mots romans reposent sur une prononciation rurale de ce type (fr. *voisin*, mais lat. litt. *uīcinus* ; v. fr. *estoive*, mais lat. litt. *stiua* ; etc.).

Cependant, à Rome même, deux mots, notamment, font difficulté. L'adjectif *lēuis* « lisse, poli » est très probablement un ancien **leiwo-* (gr. λεῖος), secondairement passé dans les thèmes en *-i-* (peut-être par association avec des termes comme *rudis* « non dégrossi », etc.). Faut-il y voir un élément dialectal du vocabu-

1. Neue-Wagener, I, 434 et 442.

laire latin? Le parfait de *lĭ-nō* « enduire » est *lēuī* (**leiwai*)[1], la racine **lei-* est largement attestée en i.-e. (pour le présent, cf. ἀλίνειν· ἀλείφειν). Faut-il supposer ici une action analogique du type *cernō* (**crĭ-no*) / *crēuī*? Ne doit-on pas, plutôt, reconnaître, dans les deux cas, l'arrêt de l'évolution de *ei* au stade *ē* sous l'effet d'une de ces curieuses entraves, comme on en a rencontré plus haut pour **oi*, celle-ci constituée par *l-* et *-w-* encadrant la diphtongue[2]?

Dans cette hypothèse, le gentilice *Līuius* pose un problème. La quantité de l'*ī* est assurée par l'*I* longa d'un certain nombre d'inscriptions (p. ex. *C. I. L.* V, 1275, 7093), par la transcription grecque Λείουιος (p. ex. *Ath. Mitt.* VI, 43), par la prosodie (Sénèque, *Octavie*, 887, 942). W. Schulze veut y voir un *ī* ancien[3] et se refuse à apparenter ce nom au falisque *Leiuelio(s)* (*C. I. E.* 8205), gén. *Lēuelī* (*C. I. E.* 8075). Non point en se fondant sur les traitements mentionnés plus haut (*lēuis*, *lēuī*), mais par référence à des inscriptions latines dialectales, provenant de régions où le traitement normal de **ei* est *ē*, et où, cependant, on lit *Līuius* : *Diānā M. Līuio(s) M. f. praitor dedit* (Némi, *C. I. L.* XIV, 4182 *a*), *Mātrē Mātūtā dōno(m) dedro(nt) mātrōnā. M. Curia, Pōla Līuia dedā* (Pisaurum, *C. I. L.*[2] I, 379).

Il est cependant tentant de rapprocher le nom latin du nom falisque. D'autant plus qu'en Vénétie, où le gentilice *Līuius* est très largement représenté (vingt exemples pour la seule dixième région dans *C. I. L.* V), une inscription vénète de Vicence (*P. I. D.* 152) livre le nom individuel *Leivos*.

On pourrait alors admettre que l'action, non point d'un *ĭ* antéconsonantique ou final, mais au moins d'un *ĭ* antévocalique dans la syllabe qui suit, a affranchi la diphtongue *ei* de l'entrave constituée par son encadrement entre *l-* et *-w-* et a favorisé, par delà le stade *ē*, la fermeture en *ī*.

* * *

Au total, et sans que la chronologie des données permette d'envi-

1. Sur les exemples de *līuī* (secondaires, et analogiques du type *siuī*), voir Neue-Wagener, III, 395.
2. Ainsi, par exemple, Leumann, *Lat. gr.*[5], p. 77.
3. *Zur Gesch. Lat. Eigennamen*, p. 178.

sager une relation avec les faits germaniques et celtiques, très postérieurs, mentionnés plus haut, il semble que le latin ait connu quelques cas d'action d'un *i* sur une voyelle précédente, qui sont du même ordre que certaines des actions observables sur les deux autres domaines occidentaux.

1° Un *i* (antévocalique ou antéconsonantique), palatalisant un *l* qui précède, permet à une brève intérieure en syllabe ouverte d'aboutir normalement à *ĭ*, en supprimant l'action vélarisante de *l* (*Sicŭlus* / *Sicĭlĭa*).

2° Un *ĭ* (antéconsonantique dans nos exemples), agissant tant comme voyelle prépalatale que comme voyelle fermée, contrecarre l'action entravante du cadre : labiale... dentale, et permet à la diphtongue *oi*, en syllabe initiale, d'aboutir, normalement, à *ū* (*poena* / *pūnīre*).

3° Un *ĭ* antévocalique contrecarre l'action entravante du cadre : *l*... *w*-, et permet à la diphtongue *ei*, en syllabe initiale, d'aboutir, normalement, à *ī* (*lēuis* / *Liŭius*).

Michel LEJEUNE.

Paris, février 1951.

II

LA SONORISATION ET LA CHUTE DES INTERVOCALIQUES PHÉNOMÈNE LATIN OCCIDENTAL[1]

PAR A. TOVAR
Professeur à l'Université de Salamanque

SOMMAIRE. — *Il faut abandonner l'idée que les romanistes se sont faite de la continuité d'une unité latine jusqu'à une période avancée ; ainsi la lénition, qui se manifeste par la sonorisation ou la chute des sourdes inter-*

1. A l'occasion du premier Congrès international des Études classiques à Paris, le très beau rapport de Mlle Christine Mohrmann a touché quelques points qui se rattachent à la question toujours complexe de la chronologie du latin vulgaire. J'aurais bien voulu dire alors quelque chose à ce propos, mais le temps manquait, et à ce moment-là je n'avais pas certaines données indispensables sous la main. C'est pourquoi j'ai préféré rédiger ces